

Denise Potaire nous raconte UN PASSÉ BIEN PRÉSENT



Elle a 88 ans et se surnomme elle-même « la rescapée du village ». Pourtant Denise Potaire, a conservé intacts ses souvenirs dans un Tourlaville où la chasse aux Loups allait de l'Octroi à l'écorcherie de la rue Caron, de quoi s'y perdre. Longtemps cuisinière pour les banquets, elle a connu beaucoup de monde et se souvient des coutumes de l'époque. Entretien.

Denise Potaire est arrivée de Theurthéville-Bocage en 1937 pour travailler chez les Lepont, propriétaires de la laiterie de Bréquécail qui se trouvait à l'emplacement du camp des gens du voyage. Les Lepont habitent une maison au lieu-dit « les Charmettes », Léonie y travaillera jusqu'en 1945. Ce changement de prénom, lui sera imposé par sa patronne qui, elle aussi, se prénomme Denise. Léonie apprécie beaucoup ces patrons qui lui font entière confiance : « Bien souvent j'étais toute seule dans cette grande maison. D'autres soirs il y avait de nombreux invités. J'y ai vu des gens comme Lionel Audigier, Jules Lemoigne ou Gilbert Védy (Médéric). Tous ces gens étaient dans la résistance, mes patrons

étaient de vrais patriotes. »

A l'époque, l'entreprise Lepont est prospère et compte une trentaine d'employés. Il y a sur place des logements de fonction, un lavoir, même une porcherie. Deux employés juifs, Salomon et « le Russe » seront déportés par les Allemands : « Tout le monde pleurait, c'était des garçons tellement gentils. En partant ils nous ont dit que si on ne les tuait pas, ils reviendraient à Tourlaville. On ne les a jamais revus. »

Léonie a eu maille à partir avec un Allemand qui voulait réquisitionner, en l'absence de ses patrons, les meubles de la maison Lepont. S'y opposant farouchement, elle finit par en venir aux mains et se trouve emmenée à la Kommandantur rue Emmanuel Liais à Cherbourg. A leur retour, les patrons de Léonie trouvant les portes ouvertes et la maison vide se sont tout de suite rendus sur place. Ils payèrent une caution pour sa libération, en monnaie un peu spéciale : « J'ai été sauvée par le beurre et la crème ! »



Denise «Léonie» devant la maison de ses patrons, les Lepont aux Charmettes.

Le lendemain, un interprète est venu lui demander le pourquoi de l'incident. Après avoir entendu les explications de Denise, les soldats allemands reconnurent le tort de leur compatriote et exigèrent que le coupable présente des excuses à Denise. Elle ne sera pas quitte pour autant avec cet homme car, jusqu'en 1944, alors qu'elle sera évacuée à la Place pour travailler à l'emplacement du salon de coiffure pour dames de la rue Général de Gaulle, chaque jour le soldat viendra se poster en face de l'établissement pour l'observer. Cette habitude malsaine finit par inquiéter les patrons de Denise qui, sentant la débâcle proche, préfère la raccompagner : « Il m'aurait peut-être tuée, ce représentant des jeunes hitlériennes avait la rancune tenace, je n'étais pas rassurée. »

Après la guerre, Denise sera contrainte de quitter son travail chez les Lepont pour raisons de santé le docteur lui ayant conseillé de trouver un travail aux horaires moins variables.

Des repas pour chaque occasion

Elle fera les ménages mais surtout, elle préparera les repas pour les occasions comme les mariages et aussi les communions : « A l'époque les communions étaient un événement important et je peux vous dire que lorsque la période arrivait, les nuits étaient courtes ! Imaginez-vous que les repas avaient lieu le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche, on ne se couchait jamais avant trois ou quatre heures du matin. Sitôt levée, je partais faire les ménages et l'après-midi je préparais les repas. Ce n'était pas comme aujourd'hui où tout est préparé, à l'époque il fallait tuer les volailles, les préparer... je peux vous assurer qu'on ne s'ennuyait pas. »

Au registre des souvenirs de grosse



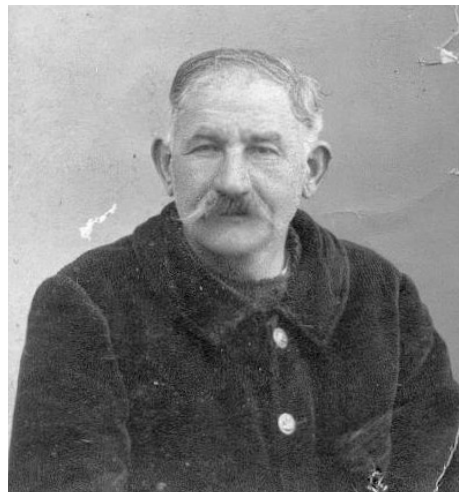
Denise Potaire employée à l'épicerie «la société normande» à la Place où elle travaillera de 1952 à 1956.

préparation, la kermesse des prisonniers à la Mielle, dans la cour du magasin « l'Abeille » à côté de l'actuelle école Emile Zola : « Cette initiative venait de Mr Laouenan le pharmacien, Mr Lemoigne le maire et aussi Mme Lepont ma patronne. Le but de cette kermesse était de collecter des fonds pour envoyer des colis d'aliments aux Turlavillais prisonniers en Allemagne. C'était un dimanche matin et je me souviens que pour l'occasion, j'ai tourné vingt litres de lait en galettes. J'ai commencé à six heures du soir le samedi et j'ai terminé à onze heures le dimanche matin ! Tout a été vendu.»

Autre grande occasion, les mariages qui, à l'époque de Denise respectaient des règles bien précises : « On disait que pour qu'une fille puisse se marier, il fallait qu'elle ait un cent de tout, ça veut dire qu'elles devaient avoir un trousseau de linge complet. Dans le coin de Theurthéville-Bocage, je ne sais pas si à Turlaville la coutume était la même, c'est la fille d'honneur qui, quelques jours avant le mariage, rangeait le linge dans l'armoire des mariés. Tout devait être prêt dans la maison des mariés avant

la cérémonie.»

Moins gais, les enterrements avaient également leurs règles : « Lorsqu'il y avait un décès, on faisait venir le prêtre puis on veillait le mort. Pour annoncer l'enterrement de la personne, la famille louait les services de Joseph Pouquerel le prier d'enterrements. Mr Pouquerel était connu de tout le monde, c'était un grand bonhomme avec de grosses moustaches en guidon de vélo, il était toujours tiré à quatre épingles. Quand on le voyait arriver,



Joseph Pouquerel le dernier prêtre d'enterrements que les Turlavillais d'un certain âge ont tous en mémoire.

on disait : y'a quelqu'un de mort, voilà Mr Pouquerel... Il s'annonçait en disant : je viens de la part de Mr et Mme untel vous prier d'assister à l'enterrement de Mr ou Mme untel qui aura lieu ... puis il lisait toute la filiation du défunt ou de la défunte, qu'il savait par cœur à la fin de sa tournée. Ce n'était pas son vrai métier, il était retraité de l'arsenal, mais ça devait lui prendre un temps fou car il devait se rendre aux quatre coins de la commune et au-delà. Quand il passait au lavoir du Toupin, pour se faire entendre, il devait crier : femmes, taisez vous ! Les gens de mon époque se rappellent tous de Joseph Pouquerel.»

A discuter avec Denise Potaire le temps passe vite et le puits des souvenirs semble sans fond ce qui n'est pas le cas du nombre de pages de notre journal qui nous contraint à clore cet article.

TB